

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°28 – septembre/octobre 2010

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2010

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

L'Alborz

« La première montagne qui s'éleva, ô saint Zarathoustra, sur cette terre, fut le Haut Haraiti [Haraiti Barez, Hara Berezaiti, en persan Albôrz]. Il s'étend sur la limite de la contrée qui est au milieu des eaux, aux régions de l'aurore. » Ainsi commence le premier chapitre du *Zamyâd-Yast* (XIX), le *Yast* de la Terre [Cantique de la Terre] qui énumère les montagnes qui se dressèrent successivement à la surface de la terre, après la première montagne, au nombre de 2244 : « Il y a, ô saint Zarathoustra, deux mille deux cent quarante-quatre montagnes... » (Cf. *Zamyâd-Yast*, XIX, *Avesta*).

L'Alborz est une *montagne cosmique*, « dressée par le suprême effort de la terre pour ne pas être séparée du Ciel », selon l'expression de Henry Corbin. Elle est « la montagne resplendissante... où il n'y a ni nuit, ni ténèbres, ni maladie aux mille morts, ni infections créées par les démons »¹. Mais l'Alborz est d'abord un massif montagneux aux très-nombreux sommets. Parmi ceux-ci, on peut distinguer le mont Terak (Taera), « pic central » de l'Alborz, et centre du monde, « autour duquel révolutionnent les corps célestes », Hûkairya (Hugar la très haute), « d'où se précipite le flot des Eaux célestes », qui est la montagne des Eaux primordiales, et où se tient « la source paradisiaque de l'Eau de Vie » : « C'est dans cette source ou aux abords de cette source, *dit Henry Corbin*, que croissent les plantes et les arbres merveilleux, et par excellence le Haoma blanc », la plante d'immortalité. Il y a surtout la *montagne des aurores* (Ushidarena) qui reçoit ses eaux de Hûkairya, à propos de laquelle il est écrit : « La montagne éclairée la première par les rayons de l'aurore illumine aussi l'intelligence, car aurore et intelligence sont un ».

Cette montagne, « nimbée de la Lumière-de-Gloire à l'heure précisément où se lève pour l'âme l'aurore de sa vie céleste », est reproduite par le peintre Caspar David Friedrich, dans une peinture de 1808, intitulée *Lumière du matin*². Dans l'univers visionnaire du

¹ Cf. Henry Corbin, *Corps spirituel et Terre céleste*.

² Et non *Femme au soleil couchant*, selon le titre adopté depuis quelques années. « Au premier plan, sur un étroit chemin qui passe à travers champs, une jeune

peintre allemand, les paysages terrestres sont souvent *transfigurés* par cette lumière aurorale – on pourrait dire qu'ils sont la représentation d'autant de paysages intérieurs, qui appartiennent de fait au monde imaginal cher à Henry Corbin, qu'ils sont des vues puissantes de la Terre céleste ; et dans ces paysages, les montagnes symbolisent l'ascension du pèlerin mystique en direction du Paradis céleste – les personnages y sont figurés de dos, dans une attitude contemplative, il s'agit bien d'une vision purement intérieure, ils demeurent immobiles sur le seuil de la Terre céleste. Il en va ainsi de l'âme au moment de sa sortie du monde terrestre. C'est ce que nous apprend la géographie spirituelle de l'Alborz.

Il y a, en effet, dans l'Alborz, le *pic du jugement*, le Chakad-i-Daîtik, et « c'est de son sommet que s'élançait le pont Chinvat, à l'entrée duquel a lieu la rencontre de l'âme avec sa Daêna, son Moi céleste ». Quant au Pont Chinvat, il relie le *pic du jugement* à l'Alborz, que l'âme aura à gravir pour atteindre au terme de l'ascension, *Garôtmân*, « la Demeure des Hymnes », le plus haut degré du Ciel.

On sait que, selon la manière dont l'âme aura agi durant son existence, c'est une ravissante jeune fille (à sa ressemblance) qui se présentera ou bien une femme repoussante (elle aussi à la ressemblance de l'âme) et que, lorsque vient le moment de traverser le Pont Chinvat, l'âme à la ressemblance de la jeune fille le franchit aisément, tandis que mal guidée par la femme très laide, elle tombe dans les ténèbres. Une gravure de l'époque romantique, de Moritz von Schwind, illustre en Occident, ce thème de la rencontre de l'âme avec sa Dâênâ. La figure féminine qui se penche sur le corps du jeune homme (au premier plan) est Dâênâ, autrement dit, « l'Ange féminin qui typifie le Moi transcendant ou céleste », selon la définition qu'en donne Henry Corbin, et qui « apparaît à l'âme à l'aurore qui suit la troisième nuit après son départ de ce monde ». C'est elle qui, lorsque les yeux du jeune homme s'ouvriront de nouveau et qu'il demandera à l'apparition céleste : « qui es-tu ? », répondra : « je suis ta propre *Dâênâ* » – ce qui veut dire, explique Henry Corbin : « Je suis *en personne* la foi que tu as professée *et* celle qui te l'inspira, celle pour qui tu as répondu *et* celle qui te guidait,

femme élancée s'avance, les bras écartés, vers le soleil levant. A l'arrière-plan s'élèvent plusieurs collines ; derrière la plus haute, le soleil se lève, sans que nous le voyions d'ailleurs, car il est caché par la jeune femme. La lumière du soleil se réfracte autour du personnage resté dans l'ombre et l'auréole. Toute l'œuvre est comme une victoire de la lumière, d'une extrême intensité d'expression », Charlotte Margarethe de Prybram-Gladona, 1942.

celle qui te réconfortait *et* celle qui maintenant te juge, car je suis en personne l'Image proposée à toi-même dès la naissance de ton être et l'Image voulue enfin par toi-même (« j'étais belle, tu m'as faite plus belle encore »).



Moritz (Ludwig) von SCHWIND (1804-1871)

« Zarathoustra demanda à Ahura Mazda [Ohrmazd] : « Esprit très-saint, créateurs des biens visibles, Être pur ! Lorsqu'un juste vient à mourir, où son âme séjourne-t-elle cette nuit même ? »

Alors Ahura Mazda lui dit : « Elle se pose près de la tête [...]. Pendant cette nuit, l'âme goûte autant de joie que tout ce qu'en (éprouve) le monde vivant. »

« Pendant la seconde nuit, où séjourne son âme ? »

Ahura Mazda répondit : « Elle se pose près de la tête [...]

« Pendant la troisième nuit, où séjourne son âme ? »

Ahura Mazda répondit : « Elle se pose près de la tête [...]

Lorsque la troisième nuit est écoulée et que la lumière commence à poindre, l'âme de l'homme juste arrive au milieu de plantes. Il lui arrive un parfum apporté (des plantes).

Un souffle qui le lui apporte vient à elle de la région méridionale des régions méridionales, (un souffle) parfumé, plus parfumé que tous les autres vents. L'âme de l'homme juste aspire ce souffle par le nez. D'où souffle ce vent le plus parfumé que j'aie jamais aspiré de mes narines ?

De ce parfum vient s'avançant vers lui sa propre nature [son Moi céleste] sous la forme d'une jeune fille, belle, brillante, aux bras vermeils, forte, majestueuse, à la taille belle, élancée et droite, au corps admirable, noble, de race illustre, de l'âge de quinze ans, plus brillante de corps que les plus brillantes créatures.

Or, l'âme du juste, lui adressant la parole, lui demande : qui es-tu, toi, la plus belle des jeunes filles que je n'aie jamais vu ?

Alors sa propre nature [son Moi céleste] lui répond : Je suis, ô jeune homme, tes bonnes pensées, tes bonnes paroles, tes bonnes actions, la nature même de ton propre corps.

Qui t'a faite de cette grandeur, de cette excellence, de cette beauté, avec une odeur si parfumée, aussi triomphante, dominant tes ennemis, telle que tu te présentes à moi ?

C'est toi, ô jeune homme, qui m'a faite ainsi (formée de) ton bon penser, (de) ton bon parler, (de) ton bon agir, la nature de ton propre corps avec cette grandeur, cette excellence, cette odeur parfumée, cette force victorieuse triomphant des ennemis.

Lorsque, là-bas, tu remarquais quelqu'un pratiquant les feux de la magie, se rendant coupable de séduction ou repoussant violemment les demandes, ou faisant des abattis d'arbres, tu t'inclinais en récitant les *Gâthâs* [les Hymnes] à haute voix, honorant les eaux pures et le feu d'Ahura Mazda, et cherchant à satisfaire (par des offrandes ou de bons services) l'homme fidèle, venu de près ou de loin. Ainsi tu m'as rendue, moi aimable déjà, plus aimable encore ; belle, plus belle encore ; désirable, plus désirable encore ; (j'étais) assise sur un siège élevé, tu m'as fait asseoir sur un siège plus élevé encore par ces bonnes pensées, par ces paroles saintes, par ces bonnes œuvres » *Yâst XXII*, 1-13.

En arrière-plan de la gravure romantique, se dressent le Chakad-i-Dâitîk, le *pic du jugement*, Ushidarena, la *montagne de l'aurore* et l'Alborz. Dans un instant l'âme du jeune homme, accompagnée de sa Dâena, s'élanceront sur le Pont Chinvat – seul le corps physique du jeune homme demeurera sur la terre et finira par se corrompre. Puis, une fois le Pont Chinvat franchi, l'âme du jeune homme aura encore à s'élever de degré en degré jusqu'au terme dont l'apparition de *la jeune fille à sa ressemblance* est la promesse, le plus haut degré du Ciel.

« L'âme du juste fait un premier pas et le pose dans le *Humata* [le monde des bonnes pensées, qui se trouve au seuil du Paradis] ; elle fait un second pas et le pose dans le *Hûkbta* [le monde des paroles saintes] ; elle fait un troisième pas et le pose dans le *Huwarsta* [le monde des bonnes actions] ; elle fait un quatrième pas, l'âme du juste, et le pose au milieu des lumières sans commencement [le *Garôtmân*, le plus haut degré du Ciel] » *Yâst XXII*, 15.

Ainsi la jeune fille à la ressemblance de son âme, Dâena-*Sophia* n'accompagne pas seulement l'âme du jeune homme dans le Paradis terrestre. C'est une autre ascension qui attend celle-ci, une ascension céleste, vers le *Garôtmân*, le plus haut degré du Ciel, au terme de laquelle, Dâena-*Sophia* se trouvera conjointe à elle et qu'ils ne formeront plus désormais qu'un seul corps (à la semblance du *corps* de l'Adam primordial, d'avant la naissance d'Ève). Tout au long de cette ascension, Dâena-*Sophia* se sera avancée *au-devant de lui*, de la même manière qu'elle s'est présentée à lui au moment de franchir le Pont Chinvat (au moment où son âme s'est éveillée, *post-mortem*). Mais cela, la gravure romantique de Moritz von Schwind ne le montre pas. La succession des sommets de l'arrière-plan suggère seulement que le Paradis terrestre n'est pas le terme (ou la *vraie* patrie), mais le seuil au-delà duquel l'âme commence vraiment son ascension. Elle suggère que *post-mortem* l'âme emprunte des sentiers de montagne qui l'élèveront jusqu'au Monde céleste, et jusqu'à son Origine (le Soi, le Principe suprême).

Ce qu'elle montre, en revanche, de manière indubitable, c'est, au moment de la mort, la rencontre de l'âme avec son Moi céleste, sa Dâênâ, son Ange féminin. Le 7 octobre 1978, apprenant la mort de Henry Corbin, Mircea Eliade note dans son *Journal* : « Henry n'a pas souffert. Il est mort avec sérénité tant il était sûr que son ange gardien l'attendait » [*Cahier Henry Corbin*, 68]. Il faudrait écrire : « tant il est était sûr que sa Dâênâ (ou son Moi céleste) l'attendait », comme le jeune homme de la gravure de Moritz von Schwind, dont le visage immobile et serein suggère l'émotion de son âme mise en présence de l'extraordinaire beauté de la jeune fille qui est à sa ressemblance.

Une nouvelle fois, il est possible d'invoquer l'univers visionnaire de Caspar David Friedrich, et de retrouver dans une de ses œuvres, *Matin dans le Riesengebirge* (1818-11), l'illustration, dans un contexte chrétien cette fois, de la rencontre *post-mortem* de l'âme avec son Moi céleste : au pied de la Croix, figurant simultanément, selon le symbolisme même de la Croix, ce premier sommet qui est le Paradis terrestre – qui marque lui-même la première étape de la réalisation métaphysique³ – et le commencement de l'ascension céleste de l'âme, qui forme sa seconde étape.

³ Elle est « désignée par toutes les traditions comme la restauration de ce qu'elle appelle l'« état primordial », état qui est regardé comme celui de l'homme véritable » René Guénon, *La Métaphysique orientale*, Éditions traditionnelles, 1993, p.17.

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES AMIS DE DIEU

Après l'édition dans les précédents *Cahiers* d'un article de Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », paru dans *La Revue d'Alsace*, en 1856, nous poursuivons la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland avec des extraits de la thèse d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

LES

AMIS DE DIEU

AU QUATORZIÈME SIÈCLE

La conversion de Rulman Merswin.

« Pendant cette quatrième année, raconte Rulman Merswin, je fus forcé par Dieu d'écrire des livres pour venir en aide à mon prochain. Quelque résistance que j'opposasse à cet ordre, je fus obligé de m'y soumettre ». Deux de ses écrits portent la trace visible de cette contrainte ; ce sont le *Livre de la bannière de Christ* et le *Livre des neuf roches*. Ils nous montrent avec toute la clarté désirable à quel degré de développement spirituel leur auteur était arrivé quand il les a composés.

Le premier de ces traités se termine par ces mots, qui suffisent pour déterminer l'époque de sa composition : « Sachez que l'homme, par qui le Seigneur a écrit ce discours, a été forcé par Dieu de l'écrire. Quand Dieu lui a inspiré le précédent enseignement avec ordre de le rédiger, cet homme a regimbé contre la volonté divine en disant : « Charge quelqu'un de plus digne de ce soin ! » Mais il lui fut répondu : « Que t'arroges-tu, vil excrément ? Dieu te commande d'être l'instrument indigne par lequel il veut agir » – « Je t'obéirai, s'écria l'homme effrayé; seulement fais, je te

prie, qu'aucune créature ne découvre jamais que c'est par moi que tu as écrit ce discours d'avertissement». Ce traité, très probablement le premier qui soit sorti de la plume de Merswin, est une pressante exhortation adressée à tous les « hommes au cœur simple et bon », à tous les « commençants » dans la vie spirituelle, de fuir les doctrines astucieuses des « faux hommes libres » ou des frères du libre esprit qui voudraient les enrôler sous la bannière de Satan, et de se joindre, par un abandon complet de leur volonté personnelle, au groupe de combattants réuni autour de la bannière de Christ. « Il est bien nécessaire à tous les chrétiens, dit l'auteur, au temps où nous vivons, de prendre garde à eux-mêmes, car les colonnes qui soutiennent la chrétienté et la font rester debout sont bien ébranlées et leur nombre est bien petit. Contre la bannière de Christ s'est élevée dans ces temps-ci une autre bannière, celle de Lucifer ; beaucoup de gens la suivent et leur nombre augmente de jour en jour. L'heure du combat approche ! Fuyez, fuyez les lumières trompeuses qui reluisent sous la bannière de Lucifer ! N'écoutez pas ces hommes aux discours séducteurs qui ne parlent que d'obéissance aux désirs de la nature et qui vous terrasseraient plus vite que vous ne l'auriez pensé ; car la nature d'un commençant est bien tendre et bien faible encore vis-à-vis des tentations charnelles ! Réfugiez-vous sous la bannière de Christ ! Veillez avec l'entendement que vous avez reçu de Dieu à ce que personne ne vous induise en erreur dans les temps pleins d'angoisse où nous sommes, car les prophéties sont sur le point de s'accomplir ! Qu'un chrétien avertisse l'autre de la gravité de l'heure présente ! »

L'auteur ne se contente pas de ces appels à la vigilance contre les sectateurs de la fausse liberté religieuse : il y joint d'utiles instructions sur la manière dont l'homme pourra atteindre le degré suprême de la vie spirituelle. Il recommande instamment à ses lecteurs d'éviter toute illusion sur leur état intérieur. « Il en est qui croient avoir atteint le but parce qu'ils éprouvent des transports religieux qu'ils réussissent mal à contenir, ou parce qu'ils s'endorment en des extases d'une félicité incomparable, ou parce qu'ils ont reçu une intelligence subtile et une grande facilité de parole dont ils s'enorgueillissent bien à tort, ou bien encore parce qu'ils contemplent dans leurs visions des images célestes qu'ils prennent faussement pour la Trinité même. Il en est qui s'imaginent que parce qu'ils ont fait un premier pas dans la vie spirituelle ils peuvent se soustraire désormais à la souffrance et à la lutte contre leur nature, et céder ainsi à la mollesse de leur cœur sur le conseil de Lucifer, sous prétexte de faciliter à Dieu son action dans leurs âmes. Il en est d'autres qui s'abandonnent au désespoir parce que Dieu

leur a enlevé subitement les richesses de sa grâce et les a plongés dans l'abîme de la pauvreté spirituelle où ils ne perçoivent plus rien de Dieu ; ils ignorent que celui qui a dit : « Heureux les pauvres en esprit », leur donne par là un présent plus magnifique que tous les précédents et qu'il n'accorde qu'à ceux en qui il a confiance ». Tous ceux qui rentrent dans l'une des précédentes catégories sont loin d'avoir été touchés par Dieu dans les « forces supérieures » de leur âme ; ils ont à peine senti son action dans leurs « forces inférieures ». Quelque bons qu'ils puissent être – et la chrétienté ne s'en trouverait que mieux s'il y avait beaucoup de pareils hommes sur la terre ! – ils sont encore bien loin de ressembler à ces hommes « sur qui Dieu laisse reposer la chrétienté », à ces « vrais et vivants amis de Dieu » dont le nombre est si petit.

Pour avancer vers le but suprême, il leur faut d'abord renoncer absolument à toute volonté particulière, laisser le genre de vie qu'ils avaient choisi d'après les inspirations de leur nature, s'abandonner à Dieu sans réserve ni retour, de manière qu'il leur soit indifférent que Dieu leur donne ou qu'il leur retire les dons de sa grâce ; enfin se soumettre et se donner en toute humilité à un ami de Dieu « dont les forces supérieures sont éclairées par la lumière divine », ainsi que le ferait « un commençant qui n'a encore jamais rien perçu de Dieu ». Il leur faut demeurer dans cet état jusqu'à ce que la Miséricorde infinie trouve qu'ils sont devenus capables de recevoir les « grandes grâces ». Quand Dieu jugera que l'heure en est venue, il les prendra par la main et les conduira près de la fontaine vivante qui coule éternellement dans les cœurs pleins d'amour. L'homme qui reçoit ici-bas une seule gouttelette de cette fontaine, est aussitôt éclairé dans les forces supérieures de son âme ; toutes les créatures terrestres deviennent néant pour lui ; il est entraîné si loin qu'il ne peut ni comprendre par la raison où il est, ni exprimer par le langage ce qu'il ressent ».

Ce livre témoigne chez son auteur d'une grande maturité religieuse. Le ton d'autorité sur lequel il enseigne aux « commençants qui n'ont encore jamais rien perçu de Dieu » comment ils s'élèveront à la jouissance de la fontaine divine, montre qu'il possédait lui-même une expérience très étendue de la vie spirituelle et que ce n'est pas par simple oui-dire qu'il leur décrit et les dangers dont la route vers le but suprême est parsemée, et les ravissements incompréhensibles et ineffables qui attendent l'âme à ces hauteurs.

Ces remarques seront pleinement confirmées par l'étude du second livre de notre auteur. Rulman Merswin, en effet ne devait pas en rester à ce premier essai littéraire. Peu de temps après l'avoir

terminé, il fut sollicité par Dieu de reprendre la plume. Il composa alors son ouvrage capital, le *Livre des neuf roches*, qui, malgré quelques imperfections de forme, est bien une des plus grandes créations que le mysticisme allemand ait produites au moyen âge.

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*]

*

Jean de Schaftolsheim

Schaftolsheim (de), Jean, religieux mystique, issu de la noble famille de Schaftolsheim qui tirait son nom d'un château situé à Ober-Schæffolsheim et qui s'éteignit vers l'an 1442, dans la personne de Thibaut de Schaftolsheim, prébendier de la Toussaint à Strasbourg, entra jeune encore au couvent des Augustins de Strasbourg, s'y distingua par ses vertus monastiques, fut lecteur en 1363 et devint vicaire et pénitencier du diocèse. Il embrassa avec ardeur les idées de spiritualisme du *Gottesfrünt* (ami de Dieu), appelé par le *Meisterbuoch*, l'homme, le laïque, l'ami intime de Rulman Merswin, le bon ami de Dieu de l'Oberland – « *der man, der leye, Ruolmans geselle, der liebe gottes frünt in oberland* – ». Exalté par les idées mystiques de ce mystérieux personnage qui s'arrogeait le rôle de redresseur du clergé et de la chrétienté, Jean supplia un jour, dans un de ces élans de ferveur impétueuse, le *gottesfrünt* à se révéler à lui, mais il n'en reçut que des conseils sur la manière d'arriver à la perfection. C'était vers l'an 1340 qu'il se lia d'amitié avec le banquier strasbourgeois Rulman Merswin, le fondateur de la maison des Joannites de l'Île-Verte (*Grüne Wærth*), dont il traduisit, après sa mort le traité des *Neun Felsen* (Neuf Rochers) en latin, à l'usage des savants qui n'avaient pas de goût pour les livres en langue allemande. Architecte élégant et gracieux, Jean construisit, en 1374, dans le jardin de son monastère, une chapelle dite du Saint-Sépulcre, sur le modèle de celle de Jérusalem. Il fut un de ces moines-artistes formés dans les écoles des ordres mendiants de Strasbourg. Il ne reste plus de traces de l'œuvre architecturale de frère Jean de Schaftolsheim, la chapelle, d'abord convertie en magasin de poudre, en 1578, ayant été démolie à la fin du XVII^e siècle, pour faire place aux constructions du couvent des religieuses de la congrégation de N.-D, au Faubourg-Blanc.

SAINT-MARTIN

L R

PHILOSOPHE INCONNU

Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg
1788-1791

Les trois années que Saint-Martin alla passer à Strasbourg ont été à la fois les plus décisives pour sa doctrine et pour ses idéalités. Je ne veux pas dire pour ses affections, ce qui d'ailleurs se confond tout naturellement dans une âme mystique.

Il s'écoula bien peu de temps entre son voyage d'Italie et son arrivée à Strasbourg, dont il est facile de déterminer la date. Saint-Martin nous apprend lui-même qu'il fut arraché de cette ville par un ordre de son père, après un séjour de trois ans, au mois de juin 1791, à l'époque de la fuite de Varenne. Prises à la lettre, ces deux indications, fixent son arrivée au mois de juin 1788. Or, en la rapprochant de sa visite à Étupes, il en résulte qu'il ne se trouve pas d'intervalle pour un voyage en Allemagne, qui aurait eu lieu à cette époque et qu'il me paraît difficile d'admettre, ainsi que je l'ai déjà dit.

Saint-Martin ne dit pas un mot sur les motifs qui ont pu l'engager à se diriger sur Strasbourg en quittant Rome, à s'y établir malgré d'anciennes habitudes qui l'attachaient à Lyon en dépit des apparences, et malgré ses prédilections réelles pour Paris. Mais il est aisé de comprendre qu'il avait entendu parler de Bœhme par ses amis de Londres et qu'on l'avait entretenu à Étupes des facilités qu'il trouverait à Strasbourg pour faire connaissance avec l'illustre théosophe. Strasbourg était d'ailleurs un des principaux théâtres des expériences mesmériennes et venait d'être celui des initiations si fameuses et des cures si extraordinaires du comte Cagliostro. Alfieri venait à peine de quitter l'Alsace qu'il avait habitée, ainsi qu'avaient fait Voltaire et Goethe, et que Rousseau avait voulu visiter avant eux. Jamais un ensemble d'excitations plus séduisantes pour un aussi vif admirateur des grands écrivains du siècle et pour un adepte de Martinez ne s'était encore rencontré ; et si la princesse de Wurtemberg ne l'a pas mis elle-même au courant des attrait

littéraires et mystiques qu'il trouverait là, c'est peut-être à la baronne d'Oberkirch, qui visitait souvent Étupes, qu'il faudrait attribuer son pèlerinage vers la vieille cité du Rhin.

D'après sa note sur Strasbourg, la maison de la spirituelle baronne fut une de celles qu'il y fréquentait habituellement.

A ne consulter que cette note, ou du moins à ne la consulter qu'un peu superficiellement, il y rechercha surtout le monde aristocratique et quelques hommes d'études. Mais avec un peu plus d'attention on voit très-bien que ce qui l'intéresse réellement, c'est ce qu'il appelle ailleurs ses objets.

Son premier point de vue est d'ailleurs assez morose et son jugement général sur les personnes avec lesquelles il se trouve en rapport à Strasbourg, un peu sévère, je ne dis pas injuste.

« J'ay vu des hommes qui n'étoient mal avec personne, mais dont on ne pouvoit pas dire non plus qu'ils y étaient bien ; car ils n'avoient pas assez de mesures développées (termes favoris de Saint-Martin) pour être saisis de ce qui est vrai et vif, ni choqués, de ce qui est mal et faux. C'est à Strasbourg où j'ay fait cette observation. »

Cela est dur. Je dois même faire remarquer que si telles sont les premières lignes du voyageur, rien ne m'autorise réellement à dire que les sentiments qu'il y exprime ne furent que ses premières impressions.

Fussent-elles transitoires ou permanentes, qu'est-ce qui a pu les motiver ?

Strasbourg, il y a soixante-dix ans, et avant les trois au quatre révolutions essentielles qui en ont fait une ville française de mœurs comme de langue et de nationalité, avait conservé des habitudes de froideur et de réserve très-propres à nous expliquer les rudes appréciations de l'observateur. Je ne veux pas même rappeler, pour le justifier, que c'est le commun penchant des voyageurs de généraliser leurs rapides observations. En effet, chacun se passe à son tour le privilège de s'y laisser aller, et si tous se moquent de ce coureur de chaises de poste du dernier siècle qui trouvait que les femmes de Troyes avaient les cheveux roux, ceux de la maîtresse de poste du relais de Troyes étant d'un blond animé, tous sont plus ou moins entraînés par la force des choses à ces généralisations téméraires. Saint-Martin a donc pu très-légitimement formuler son jugement tel qu'il a fait ; car, après tout et tel qu'il est, il va fort bien à toutes les villes du monde : c'est le portrait du cœur humain pris en un moment de brouillard.

Après la sentence morale vient, sous la formule accoutumée de Saint-Martin, l'énumération des personnages principaux, ou

plutôt des principales maisons qu'il a fréquentées ; car, pour lui, c'est presque toujours la famille qui est l'essentiel, c'est rarement le chef.

« Et icy, dit-il, je dois me rappeler au moins les noms de plusieurs personnes qui m'y ont intéressé ou que j'y ai vues (le nom de ma chère B... est à part de tous ces noms). »

En effet, il nomme les familles de Frank, deTurckheim, d'Oberkirch, de Baltazar, de Mouillesaux, d'Aumont, de Klinglin, de Lutzelbourg, de Saint-Marcel, Lefort, Falkenheim, Delort, et quelques autres. Mais il fait l'énumération de ces noms uniquement parce qu'il a besoin d'en graver le souvenir dans sa mémoire ; il n'y ajoute rien ou presque rien pour nous, quoiqu'il pose un peu au fond, comme tous ceux qui rédigent leurs souvenirs.

Parmi les personnes qu'il vient de nommer, il y en a qui figurent un peu dans l'histoire locale. La baronne de Frank, à la tête de sa maison de banque, a longtemps exercé une sorte de mécénat auquel il n'a manqué qu'un Horace ; le nom de la baronne d'Oberkirch a reçu un beau lustre par des Mémoires pleins d'esprit et d'imagination qu'a publiés son petit-fils, le comte de Montbrison ; la famille de Klinglin a joué un rôle dans quelques-unes des plus considérables révolutions du pays ; celle de Turckheim, qui a figuré dans plusieurs de nos chambres législatives, a fourni dans la personne du baron Jean d'Altdorf un diplomate et un historien estimé.

En vrai militaire, Saint-Martin cite ceux des officiers de la garnison qui portaient un nom un peu distingué : Mercy ; Murat (ce n'était pas le futur roi des Deux-Siciles), Tersac, de Vogué, Chasseloup, d'Hauterive (ce n'était pas l'ancien condisciple, le mystique ou l'extatique ami de Saint-Martin), Labarde, etc.

Saint-Martin, dont la note est trop courte, ne mentionne parmi les savants qu'il a vus, que l'antiquaire Oberlin, le frère du célèbre apôtre du Ban de la Roche, Blessig, Haffner, le P. Ildefonse, bénédictin d'Ettenheim, et un professeur d'astronomie et de mathématiques dont il ne se rappelle plus le nom.

En vrai amateur de musique, car il cultivait le violon, il ajoute à ces savants le nom de Pleyel avec l'épithète de *fameux*.

A ces noms, qu'il donne la plupart altérés, qu'ils soient allemands ou français, Saint-Martin joint encore ceux de quelques étrangers plus ou moins illustres qu'il connut à Strasbourg, tels que le comte de Welsberg, ancien ministre à Vienne ; M. Wittenkof (Wittinghof, de Courlande, parent de madame la baronne de Krudener).

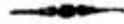
Au premier aspect on dirait que Saint-Martin n'est allé en Alsace que pour en visiter les familles les plus notables ; et tout ce qu'il aurait fait à Strasbourg ressemblerait singulièrement à ce qu'il avait fait à Londres, à Rome, à Toulouse, à Lyon ou à Versailles. Et pourtant il s'y est passé quelque chose de plus ; car cette même note, qui débute d'un ton si maussade et si peu flatteur, se termine ainsi :

« Je dois dire que cette ville de Strasbourg est une de celles à qui mon cœur tient le plus sur la terre. »

Que s'y est-il donc passé pendant les trois ans qu'il l'a habitée ? et quels charmes la vieille cité des bords du Rhin avait-elle pu offrir à son cœur, pour qu'il y tint plus qu'à nulle autre sur la terre ?

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*]

M. Matter



NADJM OUD DINE BAMMATE

LA NUIT DU DESTIN

La « *Laylat al Qadr* », ou Nuit du Destin, se place au vingt-septième jour du mois de *Ramadhan*.

Elle symbolise et rappelle la révélation du Coran. Certes, la révélation s'est inscrite dans l'histoire de la communauté, se faisant à différents moments. Mais cette nuit-là se réfère à la révélation plénière et originelle. Intervenant à la fin du mois sacré, elle trouve le fidèle préparé par de longues journées de jeûne et d'attente.

L'être est déjà ramené à l'essentiel. Il fait face depuis un mois bientôt, à l'absolu, ayant abandonné tout ce qui n'est pas nécessaire, le marché, la place publique, les sentiments de profit, de désir ou de conflit.

Alors, une nuit qui rassemble tout lui rappelle la grâce suprême.

D'après la tradition, au cours de cette nuit, la nature entière se trouve en suspens, arrêtée. Il ne s'agit pas d'une immobilité passive et lourde, comme pétrifiée, mais d'une immobilité vibrante et pleine de ferveur, qui est l'extrême de l'attention et de la concentration, pour l'âme portée jusqu'au bout d'elle-même.

La nuit du destin

La laylat ul-qadr ou nuit du destin se place vers la fin, au vingt-sept, du mois de Ramadhan. Elle symbolise et rappelle la révélation du Qur'an. Certes, la révélation s'est inscrite dans l'histoire de la communauté, se faisant à différents moments. Mais cette nuit-là se réfère à la révélation plénière et originelle. Intervenant à la fin du mois sacré, elle trouve le fidèle préparé par de longues journées de jeûne et d'attente.

Durant un instant, la nature entière, le roc, les arbres, les animaux se tiennent en suspens dans le surcroît de vie qu'ils ont, au fond d'eux-mêmes, au moment de leur création, et donc au moment de la révélation du Coran.

Et l'on reste, cette nuit, dans la méditation, priant et lisant le Livre Sacré jusqu'au lever du jour.

Souvenir de tant de Nuits du Destin passées dans la solitude, et en communauté, en même temps avec tous les frères et sœurs. Nuit d'Afrique, à Tombouctou, épaisse et toute bruissante de noms divins qui se répercutaient de lieu en lieu. Nuit d'Asie, à Lahore, embaumée, sonore des mêmes noms qui se répondent.

Nuit d'Europe : à la fin de la pièce de théâtre, tirée de la « Condition Humaine », les derniers mots sont : « Et si c'est la Nuit du Destin, qu'elle soit bénie jusqu'au lever de l'aube ». Ce sont les mots mêmes qui achèvent la Sourate dans le Coran. Interrogé à ce propos, Malraux répondit qu'il avait pris là sa citation.

Universalité de l'homme, dépouillé de tout artifice, face à sa destinée. Que ce moment de lucidité absolue, juste avant le lever du

jour, alors que tout semble se recueillir dans l'âme de l'homme comme autour de lui, soit béni.

La Sourate dit :

« Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux.

En vérité, nous l'avons révélé dans la Nuit du Décret.

Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est la Nuit du Décret ?

La Nuit du Décret vaut mieux que mille mois.

Les Anges et l'Esprit descendent alors, avec la permission de leur Seigneur, porteurs de tout ordre.

Que la paix soit sur elle jusqu'au lever du jour. »⁴

Le temps se contracte dans cet unique instant d'éternité. De même que le Ramadhan peut se rassembler dans cette nuit absolue, d'attente et d'espoir, dans la joie, ainsi tout l'Islam peut se concentrer dans cette paix qu'apporte le retour au primordial.

C'est le sens du jeûne, qui concentre chaque être sur l'essentiel, et c'est le sens de cette nuit qui annonce le lever du jour.

MANOU

Traduction réalisée par Louis Jacolliot, en 1876, « sur les manuscrits tamouls des pagodes de Vilnoor et Chelambrum, dans le sud de l'Indoustan, collationnés sur le texte sanscrit ».

MANAVA — DHARMA — SASTRA

LIVRE PREMIER.

LA GENÈSE.

⁴ Sourate XCVII, Le Décret.

De Swayambhouva, à la double nature mâle et femelle, est issu Viradj, le mâle divin.

De Viradj, le mâle divin, sont issus les dix pradjapatis, seigneurs des créatures,

Des dix pradjapatis, ses ancêtres, est issu Manou, celui qui a recueilli ce code de lois émané de la sagesse éternelle.

De ce Manou sont issus six autres Manous, qui chacun donnèrent naissance à une race d'hommes supérieurs en noblesse et en courage.

Ces hommes illustres descendants de Manou furent : Swârotchicha, Oûtami, Tamasa, Raivata, l'intrépide Tchâkchoucha et le fils de Vivaswat⁵.

Ces sept manous, dont le premier, le plus éminent, est issu de Swayambhouva, ont pendant plusieurs cycles gouverné le monde par eux et leur descendance, maîtres absolus de toutes les créatures animées ou inanimées.

En ce monde le soleil divise le temps par le jour et la nuit et les hommes sont soumis à ce partage, le jour est pour le travail, la nuit est pour le repos.

Le jour et la nuit se composent de trente mouhourtas. Un mouhourta contient trente calâs. Un calâ, trente câchthâs ; un câchthâ, dix-huit niméchas ; un nimécha est la durée d'un clin d'œil.

Un mois de la terre forme un jour des pitris, et ce jour pour les ancêtres de l'humanité est également divisé en deux parties, l'une pour l'action et l'autre pour le repos.

Les quinze jours terrestres qui forment le jour des pitris sont dits quinzaine d'obscurité, les quinze jours qui forment la nuit des pitris sont dits quinzaine de lumière⁶.

Une année de la terre forme un jour des demi-dieux et la division de ce jour est faite par le soleil. Le jour correspond à la marche du soleil vers le nord ; la nuit, à son retour vers le sud.

Sachez maintenant, d'après ce qui est écrit de tous temps, quelle est la durée d'un jour et d'une nuit de Brahma et de chacun des âges⁷.

Le crita-youga se compose de quatre mille années des demi-dieux, il est précédé et suivi d'un crépuscule d'une durée de quatre cents années.

Le tréta-youga se compose de trois mille années des demi-

⁵ C'est sous un petit-fils de ce Vivaswat que serait arrivé le déluge.

⁶ La nuit est le jour des mânes des ancêtres. (Vina-Snati).

⁷ Les quatre âges des Indous, crita, tréta, dwapara et cali-youga, ont certainement donné naissance aux âges des Grecs, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain et l'âge de fer.

dieux, il est précédé et suivi d'un crépuscule d'une durée de trois cents ans.

Le dwapara-youga se compose de mille années des demi-dieux, il est précédé et suivi d'un crépuscule de deux cents années. Le cali-youga se compose de mille années des dieux, il est précédé et suivi d'un crépuscule de cent années⁸.

Ces quatre âges qui réunissent entre eux douze mille années des demi-dieux sont dits l'âge des demi-dieux.

Or apprenez, vous qui m'écoutez, que mille âges des demi-dieux forment un jour de Brahma, et que la nuit de l'Être suprême est de pareille durée.

C'est à la fin de cette nuit que Brahma sort de son repos, et que Nara, l'esprit divin, émane de sa propre substance et se manifeste pour la création.

De sa propre substance il tire l'éther, qui est une matérialisation de sa volonté et possède d'après les sages le pouvoir de transmettre le son et la lumière.

Une modification de l'éther produit l'air qui a la faculté de transporter le son et la lumière, jointe à celle de la tangibilité et de la transmissibilité des odeurs.

La lumière, qui n'est qu'une augmentation ou une diminution d'obscurité, naît d'une transformation de l'air, et a pour qualité de rendre sensibles les formes.

L'eau naît à son tour d'une transformation de la lumière et a pour qualité la saveur.

De l'eau transformée et modifiée naît la terre, qui a pour qualité la solidité et toutes les qualités qui précèdent.

De l'eau, de la chaleur et de la terre, naissent toutes les créatures animées et inanimées, grâce au germe que l'esprit divin produit de sa propre substance.

C'est ce germe, qui ne périt pas dans l'Être, car il devient l'âme de l'Être, et retourne à l'époque du pralaya s'absorber dans l'Esprit divin qui, lui-même, se repose dans Swayambhouva. Telle est la création.

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*]

⁸ C'est dans cet âge, d'après les Indous, que nous serions actuellement.

LIBRES DESTINATIONS

YÉMEN

En partant de Ahl-el-Cahf, je montai pendant environ une heure et demie à travers des bois de genévrier et quelques champs de blé ou d'orge devenant de plus en plus rares, jusqu'à ce que j'arrivasse enfin à un escalier formé de grandes pierres bien taillées et unies sans ciment, conduisant au portail du château de la fiancée. Passant entre d'immenses citernes bien cimentées, encore en bon état, je parvins sur les murailles ruinées, d'où j'eus le plaisir de découvrir à la fois la mer Rouge du côté de Hodeida, et l'entrée de l'océan Indien du côté d'Aden ; on pouvait même voir, à l'ouest, par-dessus le mont Habeshi, quelques sommets de la côte africaine. Du point où je me trouvais alors, toutes les montagnes des environs me paraissaient évidemment plus basses, si ce n'est peut-être le Djebel-Rema et le mont Sumara, qui dominaient les autres et se voyaient parfaitement malgré leur distance. Je ne chercherai pas à décrire l'admirable spectacle dont je ne pus jouir que quelques instants, les mauvaises dispositions des habitants d'Ahl-el-Cahf qui m'avaient suivi ne m'ayant pas permis de rester aussi longtemps que je l'aurais désiré. Je me hâtai de déjeuner et d'herboriser parmi les ruines du château, et me mis en route pour redescendre, à la grande satisfaction de mes compagnons, et surtout de mes domestiques égyptiens, qui, peu sensibles à la beauté du coup d'œil et indifférents au but et au résultat de mes recherches, n'avaient aucun plaisir à se trouver à une pareille hauteur.

Ayant à peine eu le temps d'examiner les ruines de ce château, il me serait impossible de faire aucune conjecture sur son origine ; il me parut seulement évident qu'il devait dater d'une époque antérieure à l'islamisme ; et la tradition du pays en attribue aussi la construction aux Couffâr, c'est-à-dire aux Arabes du paganisme.

Construit à l'extrémité orientale de la crête du mont Saber, dominant la pente très-escarpée et couverte de bois qui le termine de ce côté, l'étendue de ses murailles, irrégulières et fortifiées par des tours, est considérable. Le point le plus élevé semble avoir été occupé par la partie habitée, composée de plusieurs chambres carrées dont on voit les premières assises, et dont une est encore presque entière et domine le reste. Dans l'enceinte formée par ses remparts on trouve plusieurs puits dans lesquels les Arabes n'osent

descendre, qui contiennent, selon leurs idées, des trésors gardés par des génies, mais qui conduisent probablement à des appartements souterrains servant autrefois de magasins. Je n'ai vu aucune inscription, mais n'ai point assez cherché pour pouvoir assurer qu'il ne s'y en trouve pas. L'escalier qui conduit au portail se continuait autrefois par un chemin pavé jusque dans la plaine de Taaz, et j'en ai vu sur la route plusieurs portions encore en bon état. Les Arabes, en y marchant, ne manquaient pas de maudire le câfer ou l'infidèle qui l'avait fait construire ; singulière manière de récompenser l'auteur d'un ouvrage utile. Quelles que soient l'origine et la destination de ce monument, ses rapports avec ceux qui se trouvent à l'entour, dont j'avais dépassé l'un sur ma route, et que les Arabes appellent les Enfants de la fiancée, sa ressemblance avec celui que vit Niebuhr sur le sommet du mont Chadra, et avec ceux que les Anglais ont découverts sur la côte sud-est de l'Arabie, à Hosn-el-Ghorâb et à Nacab-el-Hadjar, sa position enfin et son étendue le rendent très remarquable, et je regrette vivement que les circonstances ne m'aient pas permis de le visiter avec soin, et d'y chercher des inscriptions qui peut-être s'y trouvent.

De Hosn-el-Arous où je ne trouvai en fait de plantes que quelques labiées odoriférantes qui, quoique de genres étrangers à l'Europe, n'en témoignaient pas moins de l'élévation alpine du sommet, nous redescendîmes rapidement, et passâmes sans nous arrêter à Ahl-el-Cahf, dont les habitants, convaincus alors, à ce qu'il paraît, que nous n'emportions pas de trésors, et espérant en outre tirer quelque profit de notre séjour parmi eux, nous firent beaucoup d'instances pour nous engager à passer la nuit chez eux, disant qu'ils avaient fait tous les préparatifs pour remplir convenablement envers nous le devoir de l'hospitalité, et que ce serait une honte pour leur village si nous ne consentions pas à l'accepter. Mais mécontents de leur conduite envers nous, et voulant les en punir par cette honte, si réellement il y en avait une, nous résistâmes à leurs sollicitations, et allâmes coucher dans le même village où nous avions passé la nuit précédente. Le lendemain matin, à la suite d'une discussion au sujet de la route que nous devions prendre, il s'éleva une violente dispute entre mes gens et les habitants du village ; on alla jusqu'aux menaces et presque jusqu'aux coups de poignard. Enfin, grâce à la prudence conciliatrice d'Ezzé, la querelle se termina sans fâcheux résultats ; mais je dus renoncer à passer de nouveau par Nabi-Shoâib, où j'avais remarqué quelques plantes, que je ne retrouvai pas sur la route beaucoup plus courte, mais très dangereuse, qu'on nous obligea de prendre et qui, au lieu de suivre la crête de la montagne, nous conduisit directement, en descendant

le long de son escarpement, jusqu'à Haguef, où nous arrivâmes vers midi. Je désirais aller passer la nuit dans un autre grand village que l'on voit de la plaine de Taaz, et qui contient, dit-on, sept mosquées ; mais le refus que firent les femmes portant mon bagage sur leur tête de se détourner de leur route, refus qui avait été la cause première de la querelle, me força d'y renoncer.

Je ne restai que quelques heures à Haguef ; j'y fis une dernière herborisation, pendant laquelle je faillis être entraîné par un quartier de roche sur lequel je venais de poser le pied, et qui, se détachant derrière moi, roula jusqu'au fond de la vallée après m'avoir renversé par terre et blessé aux jambes, pendant que Shamsân, qui m'accompagnait, se bornait, au lieu de me retenir dans une chute qu'un buisson seul arrêta, à invoquer Dieu sous son épithète de protecteur, Ia Sâter ! Ia Sâter ! J'allai ensuite coucher dans mon village de Djennât, très heureux d'avoir pu parvenir sain et sauf jusqu'au sommet du mont Saber, objet des regrets de Forskall mourant, et enchanté de la riche récolte de plantes que j'avais pu y faire.

Paul-Émile Botta



Le récent film d'Andrzej Wajda, *Katyn*, a attiré l'attention sur Joseph Czapski, peintre et écrivain, dont les *Souvenirs de Starobielsk* ont inspiré le cinéaste polonais. Joseph Czapski publia le récit de son internement en Russie– « vingt-trois mois derrière les barbelés »– dès 1945, dans le premier *Cahier* d'une collection nommée Témoignages : « *Une propagande malhonnête nous fait admettre que chaque mensonge est justifié par le but.*

C'est aux écrivains qu'incombera le devoir du témoignage de la vérité dans cette collection, puisque ce sont eux qui devraient avoir un sens plus aigu du vrai.»

En 1949, un second récit de son exil russe durant les années 1941-42, *Terre inhumaine*, paraîtra à Paris (Éditions SELF). L'un des thèmes en sera « la recherche, à travers la Russie, de mes camarades officiers et soldats faits comme moi prisonniers en 1939, assassinés à Katyn et disparus. »

SOUVENIRS DE STAROBIELSK

C'est le 17 septembre 1939 que l'armée soviétique, sans déclarer la guerre, fit irruption en Pologne, au moment où le pays défendait avec ses dernières ressources son sol envahi par Hitler.

Cette agression de l'Est eut lieu au moment où nous tentions d'organiser une dernière résistance dans cinq districts situés dans les montagnes méridionales de la Pologne, adossées à la Roumanie, alors alliée.

Ce secteur, peu accessible aux blindés, donnait la possibilité de prolonger le combat et de le transformer en une guérilla permanente.

Cette agression inattendue de la part d'un voisin avec lequel nous n'avions alors aucun litige et avec qui nous avions signé un pacte de non agression confirmé par le pacte Kellog, fut le coup de grâce classique asséné dans le dos, qui accéléra l'effondrement du dernier bastion entre deux totalitarismes.

Mais 18 jours encore un pays de 35 millions d'habitants mena une guerre régulière avec les armées de deux états de 80 et de 170 millions, en la terminant le 5 octobre par une bataille de trois jours, aux prises avec deux envahisseurs à la fois, aux environs de Kock, une bataille dans laquelle prirent part, jusqu'à l'épuisement complet des munitions, deux divisions entières d'infanterie, une brigade de cavalerie et de nombreux détachements formés d'éléments dispersés. Les combattants furent capturés par les deux assaillants. L'armée soviétique fit alors prisonniers à peu près 200 mille soldats (d'après le journal militaire russe « *Krasnaïa Zvezda* » d'octobre 1940 : 9227 officiers et 81.223 soldats) et s'empara d'un butin énorme.

Presque le total des officiers avec quelques milliers de soldats, tous pris en septembre 1939 les armes en mains, passa entre octobre 1939 et mai 1940 par trois camps, de Starobielsk, de Ko-

zielsk et d'Ostachkow (trois couvents désaffectés). C'est en avril-mai 1940 que les prisonniers de ces trois camps en furent évacués.

Il y avait au total dans ces trois localités le 5 avril 1940, au début de l'évacuation, 15.700 hommes (environ 8.700 officiers et 7.000 sous-officiers, soldats et fonctionnaires de police). On retrouva 400 officiers et soldats (sur le chiffre global de 15.700) ; ils furent internés après l'évacuation des trois camps susmentionnés dans le camp de Griazovietz près de Vologda et libérés en août 1941, après le déclenchement de la guerre russo-allemande et la conclusion de l'accord polono-soviétique.

En plus il y avait quelques dizaines d'officiers qu'on avait transféré de ces trois camps pendant l'hiver 1939 pour leur faire subir des procès politiques ; ceux-là aussi furent repérés et libérés vers la même date.

Ces 400 et quelques dizaines participèrent immédiatement après leur libération à l'organisation des cadres de l'armée polonaise alors en formation sur le territoire des Soviets.

Le camp de Starobielsk contenait le jour de son évacuation le 5 avril 1940, au total, 3920 prisonniers (tous officiers à l'exception de 30 environ élèves officiers et quelques dizaines de civils).

De tous ces prisonniers, soixante-dix à peine échappèrent au massacre ; je suis un d'entre eux. Les autres disparurent sans laisser de traces, malgré les démarches pressantes et réitérées qu'on fit depuis pour savoir où ils pouvaient se trouver.



Autoportrait de Joseph Czapski à Starobielsk

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

« L'Alborz », par Jean Moncelon.

Documents d'Orient et d'Occident

Auguste Jundt, « Les amis de Dieu de la Haute Allemagne »,
cinquième extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

« Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) », par A.

Matter, Paris, 1862.

Nadjm oud Din Bammate, « La nuit du Destin », 20 juin 1984.

Manou, par Louis Jacolliot, troisième extrait, Paris, 1876.

Libres destinations

Paul-Émile Botta, *Relation d'un voyage dans le Yémen*, chap. IX, Paris
1880.

Joseph Czapski, *Souvenirs de Starobielsk*, 1945.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2010